Publication de la 

société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :		Pour la province et l'étranger :	
Trois mois	1 fr. 25	Trois mois	2 fr. 50 c.
Six mois	2 50	Six mois	5
Un an	5 »	Un an	10

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

5e Année.— Numéro 6. — 10 Février 1850.

Qui payera les dettes de l'Autriche et de la Russie?

Nos conservateurs occidentaux ne sauraient s'imaginer que ce n'est pas une pure courtoisie qui pousse les cabinets de Vienne et de Pétersbourg à solliciter si vivement des emprunts hors de chez eux. A les entendre, c'est là un moyen d'intéresser toute l'aristocratie financière de l'Europe à la contre-révolution, et de lui en faire partager la gloire. Dans aucun cas ils n'admettent que ses emprunts pourraient bien être le fruit d'une nécessité inexorable. Pourtant quelle vérité plus banale que de dire que, sous ses apparences de bon marché, aucun travail ne coûte au fond plus cher que le travail esclave; et que les gouvernements despotiques, avec leurs petits budgets, sont en réalité, par les corvées de tout genre qu'ils imposent aux peuples, infiniment plus coûteux que les gouvernements constitutionnels avec leurs budgets monstres.

Aussi l'histoire financière des états despotiques n'offre-t-elle qu'une succession de banqueroutes. On connaît celles par où a déjà passé l'Autriche; mais il s'y en prépare une qui dépassera toutes les autres pour ses effrayants résultats. Le bilan autrichien de 1849 avoue un passif de 340 millions de francs, en sus de l'actif qui n a été que de 139 millions et demi, malgré les innombrables confiscations opérées par les généraux de la réaction en Italie, en Galicie, en Hongrie. Mais le bien volé profite rarement : tous ces pillages n'ont servi qu'à ruiner le fisc en ruinant les contribuables. On dit que le siége de Vienne a coûté 100 millions, celui de Venise davantage: les frais de la guerre de Hongrie dépassent un milliard. Aujourd'hui l'Autriche, à bout de moyens, sera forcée, si la paix se prolonge, de vendre à des despotes étrangers une partie de ses provinces, pour pouvoir continuer d'opprimer le reste. On parle déjà d'un projet de vente de la Lombardie pour 500 millions.

Tous ces palliatifs ne feront que retarder la crise inévitable. Il faudra bien en venir à une déclaration de non-valeur de tous les papiers-monnaie dont l'Autriche abonde; et cette déclaration réduira à la mendicité la majorité des commerçants de l'empire, et avec eux toute la masse du peuple qui n'a plus aujourd'hui que du papier-monnaie entre les mains. Nous citerons un fait insignifiant en lui-même, mais qui est la plus amère critique imaginable de l'état financier de l'Autriche. Une mode nouvelle à Vienne parmi les élégants et les élégantes, consiste à porter comme camées au cou et sur la poitrine de petits ducats et même des zvanziker d'argent, tant ces pièces sont devenues rares! Ainsi l'on fait en Turquie et dans les pays ruinés d'Orient. C'est à ce point de misère qu'est tombée *l'heureuse Austrie* (Felix Austria) !

Comment sortira-t-elle de là ? Pour payer ses dettes, elle n'a que deux moyens : piller de nouveau quelque contrée opulente, car, pour l'Italie, elle est épuisée; ou s'emparer de positions maritimes qui lui frayent la route vers les richesses de l'Asie. L'Autriche envahira donc prochainement ou la Turquie ou le Piémont, et par contre-coup la France, si elle ne veut pas mourir chez elle d'inanition.

Les finances du tsar, en apparence bien plus prospères que celles des Habsbourg, n'ont cependant pas un plus honnête avenir. M. Schnitzler a publié en 1847, sous le titre : *Histoire intime de la Russie*, des révélations précieuses sur les ressources de cet empire. Il base toutes ses déductions sur le rapport même du ministre des finances russe,

imprimé en juillet 1846 dans le *Journal de Pétersbourg*. Ce rapport évalue la recette à la somme annuelle de 500 millions de francs. Mais il n'en démontre la source que jusqu'à la somme de 400 millions. Pour les 100 millions restant, il se contente d'affirmer qu'ils résultent des biens personnels de la maison impériale, des manufactures et autres monopoles de l'Etat. Quant aux dépenses, le rapport ne mentionne que celles de l'armée qui absorbe 200 millions de francs; de la marine, 50 millions; et de l'intérêt de la dette publique, 85 millions : ainsi 335 millions seulement. D'où il résulterait que la Russie met tous les ans de côté une épargne de 165 millions. Mais nous ne voyons figurer dans ce calcul ni l'entretien de la maison du tsar, ni les frais immenses des ministères, du conseil d'Etat, du sénat, de la police, des ambassades, des douanes, des gubernies et des cercles; en un mot c'est tout l'ensemble de l'administration civile de l'empire qui est passé sous silence.

Or les experts prétendent que cette partie mystérieuse des dépenses du budget outrepasse de beaucoup la prétendue réserve annuelle. Ce qui le prouve assez clairement, c'est l'augmentation rapide de la dette publique, qui, sans compter les dettes inconnues, atteignait déjà en 1846 le chiffre avoué de 1 milliard 260 millions de francs; plus la dette en assignats de 680 millions. Sur la circulation de ce papier le rapport que nous citions tout à l'heure, rappelle l'oukase du 13 juillet 1843, qui créa de nouveaux *billets de crédit*, destinés au rachat de billets de banque antérieurs. Or ces anciens billets, qui valaient primitivement autant que les nouveaux, c'est à dire dont le titre correspond à celui des roubles d'argent de 4 francs chacun, ont subi une dépréciation de 75 pour cent; ou autrement chaque rouble de papier, ancienne création, est tombé de 4 francs à 1 franc. C'est à ce dernier titre que le gouvernement les reprend : il y gagne donc 3 francs sur quatre, par un procédé de liquidation qui, dans le commerce, n'a pas d'autre nom que celui de banqueroute, De plus l'Etat remplace ces billets dépréciés par de nouveaux auxquels il restitue leur valeur première en argent, valeur qu'ils perdront progressivement, jusqu'à ce que le cours des choses les fera descendre enfin aussi bas que leurs prédécesseurs.

Le ministère combat cette objection, en disant que le gouvernement a déposé dans les caves de la forteresse de Pétersbourg, comme garantie du payement de ses nouveaux billets, une encaisse qui le 9 juillet 1846, c'est-à-dire à la date du rapport, s'élevait au chiffre de 100, 582, 490 roubles d'argent, soit 400 millions de francs. Voilà avec quoi l'on prétend garantir une émission de billets, pour la valeur de 680 millions de francs. Encore si ce dépôt était placé sous un contrôle national quelconque; mais il est abandonné aux caprices du monarque, qui peut en faire ce que bon lui semble, et qui à la fin même de 1846 en a déjà retiré les 50 millions de francs avancés par lui à la banque de France. On a prétendu que c'était là une spéculation habile, puisqu'elle changeait contre des rentes productives, des lingots qui ne produisaient rien. Nous répondrons en demandant pourquoi on n'a pas utilisé ces lingots dans la Russie même; pourquoi on enlève tous les ans au commerce russe les 85 millions d'intérêt livrés aux créanciers de l'empire pour la dette inscrite de un milliard 260 millions de francs; ce qui suppose un intérêt de 6 et demi pour cent, tandis que l'argent placé sur les fonds français ne rapporte au tsar que 3 à 4 pour cent. Est-ce là agir en bon patriote? De deux choses l'une, ou la dette russe est beaucoup plus considérable que ne le dit le ministre, ou l'argent donnant en Russie 6 et demi pour cent, le tsar est inexcusable d'envoyer le sien à l'étranger.

J'accorde que l'on payera aussi longtemps qu'on pourra les créanciers du dehors, d'un côté avec les produits des mines de Hongrie et de Transylvanie; de l'autre avec les richesses de l'Oural et de la Sibérie. Mais de cette manière l'appauvrissement à l'intérieur ira croissant. Pendant que les gros capitalistes d'Occident seront conviés par les deux en pereurs à partager avec eux les trésors de leur sol, le fruit des sueurs des proscrits politiques et de tous les condamnés aux mines; le numéraire, premier instrument du travail, achèvera de disparaître entre les mains de leurs sujets : et le travailleur, privé de son instrument, devra se croiser les bras, en supposant qu'il ne puisse s'insurger.

Le service des intérêts de leurs dettes sera donc pour l'Autriche et la Russie un fardeau chaque jour plus pesant. Or, croit-on les chefs de ces deux empires assez simples, assez naïvement scrupuleux, pour assister passivement à cette lente démolition de leur puissance? Il n'y a pour eux que deux moyens de faire face aux immenses frais d'administration que nécessite leur despotisme : c'est la banqueroute au-dedans, ou au-dehors la razzia, le pillage barbare chez des peuples riches et industrieux. La banqueroute intérieure est passée presque à l'état chronique dans ces empires. Combien d'émissions successives d'assignats en Autriche sont tombées de l'état de florins d'*argent* (Münz) à l'état de florins *schein* (littéralement *apparences de florins*)! Les peuples sont las de toutes ces apparences menteuses. Ils ne subiraient plus aussi patiemment que par le passé les faillites de leurs maîtres : nous croyons en conséquence qu'on reculera devant l'emploi de ce vieux moyen, devenu trop périlleux. Plutôt que de risquer leurs couronnes, en poussant à l'extrême le mécontentement au-dedans, les monarques préféreront chercher au dehors de quoi mettre un terme à leurs embarras financiers. N'est-ce pas ce qu'on peut naturellement conclure des deux emprunts qui viennent d'être faits à Londres par les deux cours impériales?

Ainsi à cette question : *qui payera les dettes des empereurs?* On peut déjà répondre : ce sera l'Occident! Ce seront d'abord les banquiers de Londres et de Paris, qui s'exécuteront les premiers pour soutenir leurs idoles de Vienne et de la Neva. Puis quand les gros banquiers auront vidé leurs coffres, ce seront les petits bourgeois et le menu des contribuables que l'on *rançonnera* au nom de la famille et de la propriété, menacés par le communisme. Puis quand tous ces moyens de persuasion seront épuisés, on lèvera le mas-

que : capitalistes et prolétaires occidentaux, tous indistinctement seront rangés par les empereurs dans la catégorie des anarchistes, taillables et corréables à volonté. *Le pillage de l'Europe*, voilà donc l'unique solution aux embarras financiers des cours du Nord, si elles ne désarment pas, pour satisfaire leurs peuples, en proclamant spontanément une réforme générale.

Du rôle de la Pologne
VIS-A-VIS DE L'ÉGLISE D'ORIENT.

L'ancienne Pologne avait eu pour mission de diriger l'esprit slave et de l'initier à la vie sociale, en le maintenant dans la fidélité au principe catholique : ce qui lui était facile depuis l'incorporation à la république polonaise des provinces ruthéniennes; car dès lors, elle réunissait dans son sein les deux rites, latin et slave. La Pologne devait en outre protéger la chrétienté entière contre les barbares asiatiques, qui entraient en Europe par le Nord et par Byzance: il fallait défendre contre eux, en même temps que contre le germanisme, les nationalités slaves partout menacées. De beaux et immortels hauts-faits prouvent que la Pologne répondit souvent à sa belle destinée. Mais dès qu'elle commença à dévier de cette ligne providentielle, à s'isoler des autres peuples slaves, à s'imprégner de mœurs étrangères, à se refroidir dans le sentiment religieux, et par suite à être injuste envers l'église greco-slave catholique; alors son étoile pâlit et elle finit par être rayée de la liste des nations indépendantes.

Un des plus graves événements de l'histoire d'Orient c'est le retour de la métropole de Kiiov à l'unité catholique, événement qui aurait eu une influuence décisive sur le sort de tous les peuples slaves, si les préjugés de la congrégation des jésuites d'un côté, et de l'autre l'étroite politique de la Pologne, ne s'y étaient pas opposés. Au lieu d'ériger cette métropole en patriarcat, de garantir toute protection à cette nouvelle branche du catholicisme, de donner à son clergé les lumières et les forces nécessaires pour combattre le schisme, au lieu de cela on regarda cette Église comme une transition du schisme au catholicisme latin, on s'efforça de l'éloigner des schismatiques en la rapprochant des formes du rite latin; et on y réussit si bien, que peu à peu toute la noblesse ruthénienne passa au rite latin. Le rit greco-slave tomba à l'état de religion du bas peuple et les hautes écoles n'étant accessibles qu'à la noblesse, le clergé greco-slave fut par là condamné à l'ignorance. Jamais les évêques et le clergé de ce rite ne furent admis et traités à l'égal de ceux du rite latin; ce dernier et la noblesse pouvaient impunément les opprimer. De là est venu qu'on a baptisé cette Église du nom de greco-ruthénienne, tandis qu'elle devait s'appeler greco-slave. Car il y a presque 58 millions de Slaves, Russes, Serbes, Bulgares et autres, qui suivent ce rite, et qui par là même pourraient devenir greco-slave catholiques, mais non greco-ruthéniens. Restreindre l'Église aux limites d'une nationalité c'est paralyser son action.

Plus néfaste encore fut le nom d'Unis (*unici*), avec lequel on désigna les fidèles de cet Église: car avec ce nom on a jeté une tache sur leur catholicité, comme s'ils étaient des catholiques moins parfaits que les autres. Et pourtant l'Église est une, quoiqu'elle renferme différents rites, différentes nations : et c'est cette diversité même qui fait sa gloire, et qui constitue son universalité. Tout catholique, de quelque rite, de quelque nation qu'il soit, n'est qu'un catholique.

Étant alors, maîtres absolus de l'instruction publique en Pologne, les jésuites ne se laissaient dépasser par personne dans cette lutte d'intolérance contre les catholiques d'Orient. En vain, sur les plaintes réitérées du clergé greco-slave, les papes eux-mêmes publiaient des bulles par lesquelles ils défendaient aux Ruthéniens de passer au rite latin, ou ordonnaient aux supérieurs généraux de la *compagnie* de faire cesser le prosélytisme de leurs prêtres: tout cédait devant l'esprit exclusif de l'ordre. Enfin, par l'influence que les jésuites surent gagner sur les couvents de Basiliens, ils réussirent peu à peu, malgré les défenses de Rome, à introduire parmi les Greco-Slaves des changements notables dans les cérémonies de la messe et des sacrements. Par ces moyens, non seulement on a détruit toute l'influence que cette Église pouvait exercer sur les schismatiques, mais encore on l'a affaiblie, dégradée, et on a préparé sa ruine qui s'est déjà en partie consommée en Russie.

Avec la chûte de leur église, les Ruthéniens ont vu leur nationalité, leur histoire leur littérature, livrées en proie aux rapines de la Russie. La Ruthénie avait eu une existence indépendante depuis 882 jusqu'à l'an 1319, époque à laquelle Giedymin, grand-duc des Litvaniens, incorpora la Ruthénie à la Litvanie, avec laquelle elle passa ensuite à la Pologne. Alors, par les influences qu'on a déjà indiquées, la noblesse ruthénienne se polonisa entièrement. Mais le peuple conserva et conserve jusqu'à présent, intacte sa nationalité, sa langue et ses usages. Il se distingue toujours des Russes, en les appelant *Moscovites*, et des Polonais, en leur donnant le nom des *Lechites*. La langue ruthénienne, que les écrivains russes présentent comme un dialecte de la leur, malgré qu'entre eux ils avouent qu'elle ressemble davantage à la langue polonaise, diffère essentiellement de toutes les deux. Mais elle leur sert comme de centre et présente une sorte de clef pour l'intelligence de la plupart des autres idiomes slaves. Elle fut pendant longtemps officielle dans la Litvanie, et les rois de Pologne même s'en servaient dans leurs rapports diplomatiques avec les Slaves d'Orient.

Parmi les Ruthéniens se sont surtout signalés, les Kosaques Zaporogues, qui formaient une espèce de chevalerie. Egaux entre eux, ils ne dépendaient que de leur *ataman*, chef politique et militaire, élu par le suffrage universelle et qui prenait l'investiture du roi de Pologne. Doués d'un courage prodigieux et d'un dévouement admirable, ils ont rendu des services immenses à la Pologne. Mais quand on a commencé à étendre sur eux l'intolérance qui pesait déjà sur le reste de leurs co-religionnaires; alors ils se sont révoltés. De là ces guerres qui ont ensanglanté et affaibli la Pologne et qui se sont terminées par la soumission d'une partie des

Kosaques à la Russie. D'autres préférèrent chercher asile en Turquie, où ils obtinrent une protection hospitalière jusqu'à ce qu'enfin, en 1828, par une lâche trahison de leur ataman d'alors, leurs villages furent cernés par les Russes, qui les prirent et les emmenèrent au Caucase.

Nul doute que les Ruthéniens ne soient destinés à jouer un grand rôle parmi les Slaves d'Orient Ils en ont pour garants leur langue, idiome intermédiaire entre les principales langues slaves et la position géographiquement centrale de leur pays, dont la capitale Kiiov est une ville sainte pour tous les Slaves du rite grec. La race entière des Slaves commence enfin à se sentir, à s'agiter. C'est un peuple énorme dans la vigueur de la jeunesse, dévoué, noble, religieux, passionné pour tous ce qui est grand et beau, malgré son extérieur encore inculte. Un tel peuple a tout un avenir devant lui; et il est impossible que la Providence n'ait pas sur lui des desseins particuliers. Or, au sein de ce peuple il s'est formé un empire appuyé sur les éléments du schisme et du despotisme le plus exagéré. Et cet empire colossal, terrible déjà par son unité politico-religieuse, n'a d'autres tendances que de resserrer encore davantage cette monstrueuse unité, de l'étendre sur tous les Slaves et de poursuivre ensuite ses conquêtes dévastatrices sur le monde civilisé. Jusqu'à présent, tout ce qui s'est fait en Europe, les mouvements absolutistes, constitutionnels ou républicains, tout a tourné au profit de ce pouvoir, a favorisé son agrandissement. Il marche à son but sur les ruines du catholicisme qu'il renverse par la force ou par l'astuce, et en se faisant porter par les nationalités même qu'il prétend *émanciper*.

Qui serait assez naïf pour douter encore qu'aujourd'hui d'un côté il étend la main sur l'héritage des empereurs de Constantinople, pendant qu'il travaille d'un autre côté à l'oppression de l'Allemagne? Par la chûte de la Turquie et de Constantinople, le maître de toutes les Russies deviendra l'empereur orthodoxe de l'Orient. Il aura à sa disposition quatre patriarches orthodoxes comme lui. Alors, les anathèmes, appuyés sur un million de soldats esclaves, ne tarderont pas à foudroyer le vieux catholicisme latin, *cette abominable hérésie*, comme on l'appelle dans la langue sacrée de Moscou. Et le peuple, capable encore de fanatisme, n'attendra qu'avec impatience le moment où, appellé par la voix des patriarches et de l'empereur, il pourra se jeter sur l'Europe latine pour s'emparer des richesses qu'elle a entassées pendant les siècles de sa prospérité. Que deviendra alors l'Église catholique? Que deviendront la civilisation et les libertés conquises au prix de tant de sueurs et de sang? L'esclavage et l'abrutissement les remplaceront.

Cherchez qu'elle digue élève l'Occident contre ce débordement d'une nouvelle barbarie. Les diplomates les plus fins, les hommes d'état les plus consommés n'en savent rien. Toute leur science consiste à trouver des tournures évasives plus ou moins heureuses pour retarder la marche du fléau, mais ils ne peuvent conjurer l'orage. La propagande libérale, les idées de progrès gèlent sous la zône russe: elles ne peuvent y prendre racine qu'autant que l'empereur les anime de son souffle. On peut gagner sur ce géant du schisme quelques batailles; mais le vaincre, impossible. Dieu l'a pourvu d'une citadelle naturelle imprenable, la citadelle des glaces et des déserts. L'armée du monde entier pourrait y périr infructueusement. Derrière cette citadelle le tsarisme est en sûreté, et toujours formidable. L'Europe l'a expérimenté déjà, quand le plus grand génie de l'histoire moderne, avec la meilleure armée que le monde a jamais vu, sont venus échouer dans la stepe.

Il n'y a qu'une force qui puisse délivrer le monde du tsarisme; cette force c'est celle de la religion, c'est l'Eglise greco-slave catholique. Mais pour qu'elle puisse agir efficament, il faut que les puissances civilisées de l'Europe agissent aussi de concert avec le Saint-Siège. C'est par la formation d'un patriarchat greco-slave catholique, par la nomination de cardinanx greco-slaves, qu'on parviendrait à rallier autour de cette Église les populations slaves. Une déclaration du Saint-Siége dans ce sens aurait un effet immanqnable.

Que le clergé, que les peuples d'Occident commencent enfin à s'occuper de cette question slave qui est le grand problème de l'époque: et bientôt, nous en sommes persuadés, le tsarisme qui épouvante l'Europe perdra de son prestige; et les Slaves, entrant dans la voie du progrès, au lieu d'être un fléau pour l'Église et la civilisation, en deviendront au contraire les plus actifs instruments.

UN PRÊTRE GRECO-SLAVE-CATHOLIQUE.

NOUVELLES.

RUSSIE ET TURQUIE.

L'heure suprême approche pour la Turquie. C'est dans l'espoir sans doute d'ajourner encore ce moment fatal, que les Anglais cherchent à occuper militairement la Grèce, dont ils craignent avec raison l'attaque par mer contre la Turquie, pendant que les Russes ou leurs amis l'attaqueront sur le Danube. Le prétexte du blocus inattendu, auquel l'amiral William Parker vient de soumettre le royaume hellémique, est le payement des arrérages de la dette nationale. Le ministre anglais, à Athènes, M. Wise, n'a donné au cabinet d'Othon qu'un délai de 24 heures pour payer, délai au terme duquel le blocus a commencé. La Grèce en a appelé aux deux autres puissances protectrices, la France et la Russie, qui sont maintenant saisies de l'affaire. Cette nouvelle violence des despotes de Corfou contre le peuple grec ne contribuera pas peu, quelle qu'en soit l'issue, à augmenter l'impopularité de l'Angleterre, parmi tous les chrétiens d'Orient, de plus en plus rejetés comme fatalement vers la Russie.

— Le consul français, à Athènes, M. Thouvenel, a protesté énergiquement contre la conduite de l'amiral anglais et a même menacé d'appeler contre lui la flotte française du golfe de Smyrne. La Russie ne pourrait rien désirer de plus heureux pour elle. Le chargé d'affaires russe en Grèce s'est empressé de s'unir à l agent de la France.

IUGO-SLAVIE.

— Les journaux continuent d'annoncer des émeutes de paysans illyriens, qu'ils transforment chaque fois en insurrections nationales. Il est bien à craindre qu'une fois enfin la nouvelle se trouve vraie. L'affaire de Cataro prend une tournure sinistre. On craint la jonction des Monténégrins avec les Morlaques révoltés de la Dalmatie: jonction qui amènerait sur l'Adriatique les Bosniaques eux-mêmes, et un ébranlement général chez tous les Iugo-Slaves.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre. — Imp. PILLOY frères et Ce, boulevard Pigale, 48.